

L'ORAGE ET LE DÉLUGE

LE SENS DE L'HISTOIRE

En tant que journaliste et réalisateur de films documentaires, j'explore depuis plus d'une décennie les conséquences sociales et politiques de la numérisation du monde, de l'irrésistible ascension du modèle porté par les grandes entreprises technologiques qui, pied à pied, investit tous les pans de nos vies. L'histoire de Cran-Gevrier, de sa papeterie et de son usine métallurgique, de leur transformation en Image Factory d'une part, et de leur fermeture d'autre part, revêt à ce titre un sens très particulier pour moi. Si cette histoire, cette trajectoire, rappelle inmanquablement le caractère destructeur de la financiarisation de l'économie, portée par des logiques de plus-value conduisant à sacrifier des sites industriels rentables, fonctionnels, des destins individuels, elle est également emblématique des transformations induites par la numérisation de tout. Un mouvement qui bouscule le travail, le fait muter, défait des solidarités et des collectifs, isole et précarise, bouleverse le « vivre ensemble », transforme en profondeur les territoires, réinterprète une mémoire, un passé, qui peu à peu s'efface.

Si j'évoque un « modèle », c'est que cette numérisation ne saurait être réduite à l'arrivée de nouveaux outils et ne saurait se cantonner à l'irruption, dans notre quotidien, de nouvelles machines, d'interfaces et d'applications en tous genres. Bien plus que cela, elle porte en elle une vision, un modèle, total, totalisant, oserais-je dire totalitaire, tant il ne souffre pas la discussion et irait, naturellement, dans le sens de l'histoire.

CRÉATIVITÉ, INNOVATION ET AUTONOMIE

Dans la Silicon Valley, à des milliers de kilomètres de la France et la Haute-Savoie, on théorise cette transformation depuis des décennies et surtout, on la met en œuvre *in vivo*. C'est le propos que j'ai pu développer dans mon livre *The Valley, une histoire politique de la Silicon Valley*. Dans cette partie de la Californie, se déployant sur 80 kilomètres entre San Francisco et San José, universitaires, ingénieurs et acteurs de la contre-culture ont nourri dès les années 1960 le rêve d'une technologie émancipatrice, libérant les travailleurs des tâches ingrates, les citoyens de la domination des puissants et de l'arbitraire étatique, et donnant naissance à une société plus égalitaire, horizontale, auto-régulée et, déjà, créative. Les années 1980, avec l'essor d'une industrie informatique et logicielle, dont les emblèmes seraient Apple et Microsoft, puis la fin de la décennie 1990, lorsque Internet commença à se démocratiser et se massifier, sonnèrent le glas des idéaux libertaires pour les convertir en aspirations libertariennes, ce libertarianisme, éminemment américain, qui rejette toute idée d'égalité, refuse toute intervention de l'Etat, se défie des

régulations, du droit et des syndicats, défend une liberté individuelle radicale et le primat du marché. Ce libertarianisme, incarné outre-Atlantique par la philosophe et romancière Ayn Rand, promotrice de l'« *égoïsme rationnel* », porté aujourd'hui par plusieurs entrepreneurs de la tech, dont Peter Thiel, co-fondateur de PayPal, Palantir et un des premiers investisseurs de Facebook, et de nombreux think tanks.

L'essor du web et de ce que l'on qualifia alors de « *nouvelle économie* » allait donner corps à ces aspirations. Aux grandes entreprises, aux effectifs pléthoriques, investies dans la recherche et développement de longue haleine, dans le *hardware*, allaient se substituer de nouvelles structures, versées dans le code et la création logicielle, aux équipes plus réduites, abondées par les millions des investisseurs, les « capital-risqueurs », avant même qu'elles n'aient un produit à vendre ou une quelconque rentabilité. L'âge des startups était lancé. Celui de la spéculation débridée et des fortunes construites en une nuit également. Les idéaux contre-culturels passaient à la trappe et étaient recyclés en slogans publicitaires. La *coolitude* était brandie en étendard. Le cadre de travail des employés de l'industrie technologique se devait lui de rompre avec la mentalité des grandes entreprises hiérarchiques de toujours. Bar à *smoothies*, tables de ping pong et autres cours de pilates devaient finir de convaincre les ingénieurs de passer plus de temps sur leur lieu de travail. Les *techies* auraient même droit à une demi-journée de liberté pour développer leur projets personnels. Créativité, innovation, autonomie. Ces mêmes mots que l'on brandit aujourd'hui, comme des totems, à l'Image Factory et partout ailleurs.

Naturellement, tout ce discours et ces artifices relèvent de la fable, du plus pur *storytelling*. On aurait tôt fait d'oublier que lorsque Facebook s'installa dans son tentaculaire campus de Menlo Park en 2011, la première chose que fit inscrire Mark Zuckerberg dans le hall d'entrée de son nouveau QG fut une citation dont toute la portée se révélerait des années plus tard : « *Move fast and break things* ». La logique qui sous-tend l'innovation à la mode siliconienne est bien celle-ci : aller vite et détruire des choses. Détruire, pour reconstruire, là-bas comme ici. Mais que reconstruit-on ? Et surtout, pour qui le fait-on ?

DES SEIGNEURS ET DES CERFS

Depuis plusieurs années, je m'intéresse tout particulièrement à une petite ville de la Silicon Valley, East Palo Alto, enclave de 7 kilomètres carrés où résident les petites mains de l'industrie technologique, essentiellement afro-américaines et latino-américaines, œuvrant dans les métiers de service indispensables au bon fonctionnement des entreprises de la région. Construction, transport, sécurité, nettoyage, restauration, gardiennage, jardinage, soins à la personne... Cette ville est un poste d'observation

privilegié pour appréhender les coulisses et les dérives d'un modèle économique et social qui, précisément, détruit tout sur son passage. Pour les cols bleus de la vallée, oubliés de la folle croissance de l'économie numérique, travail rime avec sous-traitance, bas salaires, absence de droits et de couverture santé, défiance à l'égard de toute velléité de se syndiquer. Chez Amazon, Google ou Tesla, les menaces sont courantes et les cabinets spécialisés dans l'« *union busting* », la répression syndicale, oeuvrent dans l'ombre. La plupart des habitants d'East Palo Alto doivent conjuguer plusieurs emplois, à temps partiels, le plus souvent payés au minimum salarial - 15 dollars de l'heure - et, du jour au lendemain, comme lors de la pandémie de Covid 19, peuvent être congédiés sans ménagement. Dans une région hyper gentrifiée, où les prix de l'immobilier se sont envolés en raison de l'afflux massif de cadres et ingénieurs, ils sont contraints de partager de petits appartements, exigus et insalubres, avec d'autres familles, soumis à l'arbitraire des bailleurs qui peuvent décider d'une hausse de loyer ou d'une opération de réhabilitation destinée à substituer à ce *lumpenprolétariat* des locataires plus argentés, blancs ou asiatiques, amateurs de Tesla et de sushis commandés sur UberEats. « *Nous vivons dans une société semi-féodale*, a pu ainsi me confier un élu d'East Palo Alto, *il y a des seigneurs et des cerfs. Des ultra-riches et ceux qui les servent* ».

LA PRÉCARITÉ COMME RÈGLE

Ce sort n'est pas seulement réservé aux travailleurs des métiers de service. Il est au coeur du modèle économique de la Silicon Valley et de ce qu'on a qualifié un temps, cyniquement, d'économie du partage. Les chauffeurs d'Uber et de ses avatars, livreurs et autres travailleurs « indépendants » de la « *gig economy* », sont soumis au même régime. Des journées de travail sans fin, des revenus faméliques, aucune garantie ni droit. Un quotidien de forçat. Il en va de même pour tout ceux qui versent dans le micro-travail, ces tâches de modération ou de vérification de contenus, indispensables au fonctionnement des services et applications made in Silicon Valley. Tout est question de communication et de dissimulation. Toujours. On célèbre, partout, à chaque instant, l'avènement de l'intelligence artificielle et d'un monde plus « *smart* », mais on oublie de dire qu'il n'est rien sans ces milliers de travailleurs de l'ombre, payés à la pièce, quelques centimes, pour examiner ce que nous publions en ligne, étiqueter les données qui alimentent les algorithmes et leur permettre ainsi de se perfectionner. Il n'est rien non plus sans le travail que nous fournissons, gratuitement, en tant qu'utilisateurs des plateformes, en partageant des contenus ou décodant des *captcha* et autres tests destinés à prouver que nous sommes humains.

Le champ lexical pour qualifier ces mutations du travail, induites par la numérisation de tout, est large. Micro-travail, *digital labor*, travail en miettes, pour reprendre la formule

précurseuse du sociologue Georges Friedmann¹, *bullshit jobs*, selon celle de l'anthropologue David Graeber. J'emploie pour ma part celle de « *prolétarisation* ». Une prolétarisation du monde, menée tambour battant par les grands acteurs du numérique et dont le point cardinal, reste le même : le profit. Toutes ces expressions partagent en tout cas un même fond, évident, celui de la précarisation, de l'atomisation et de la perte de sens. Chez les cadres de l'industrie technologique, chez les freelanceurs et travailleurs indépendants, par-delà les exercices d'auto-conviction consistant à célébrer sa liberté et son autonomie, le tableau n'est pas plus réjouissant et on se plaint des mêmes maux. Chez Silicon Valley Rising, regroupement de syndicats défendant les droits des travailleurs de l'industrie technologique, on atteste d'un épuisement des cadres et ingénieurs, baladés de CDD en CDD, hyper-spécialisés, travaillant sur des bouts de codes sans véritable vision des projets auxquels ils participent, soumis à une pression constante de leur management. Chez les indépendants, on se sent isolés, malmenés par ses commanditaires, éreintés par une quête perpétuelle de contrats. Le collectif, partout, a disparu. La précarité est la règle.

UN DÉSERT CULTUREL

Sous l'influence de la Silicon Valley, le travail a changé de nature mais les territoires, les villes, eux aussi sont bouleversés. L'exemple de la vallée est à ce titre symbolique. Si la région a pu devenir le coeur battant de l'innovation, elle le doit à son incroyable bouillonnement culturel, qui a fait se croiser artistes, activistes, chercheurs et entrepreneurs. Dans les années 1950, 1960 et 1970, on pouvait ainsi travailler dans un laboratoire de Stanford la semaine, ou chez Intel, et le week-end venu, se rendre à un concert du Grateful Dead, groupe emblématique du psychédélisme, frayer avec les promoteurs des Acid Tests, ces réunions où collectivement on consommait des acides, ou les militants de la Nouvelle Gauche et de Droits civiques. C'est ce creuset, ce brassage intellectuel unique, qui a permis à la Silicon Valley d'enfanter de la révolution numérique, aussi bien pénétrée par les visions des acteurs de la contre-culture que par les savants calculs des universitaires et chercheurs. Ce creuset, aujourd'hui, a été totalement asséché. Artistes, musiciens ou iconoclastes en tous genres ont du partir. « *La région est devenue un désert culturel* » a-t-on pu me dire. L'extraordinaire faune de la vallée a été remplacée par de richissimes ingénieurs, repliés dans leurs villas à plusieurs millions de dollars, tous identiques. Habillés de la même façon, conduisant les mêmes voitures, se comportant de la même manière. En parcourant les rues de Palo Alto, Mountain View ou Menlo Park, bastions des fleurons du numérique, des Google, Apple, Facebook ou Amazon, on est frappé par leur absence de vie, de lieux de sortie, de cinémas, de salles de concert. A 21h, les rues sont désertes. Seuls des chauffeurs Uber ou

¹ Datant de 1956

Lyft, dans leurs berlines noires, sont encore au volant et ramènent quelques cadres épuisés à leur domicile. La soirée, pour sûr, s'achèvera face à un écran, pour quelques heures sup' ou une série Netflix.

DÉFENDRE UNE AUTRE FAÇON DE VIVRE

Dans ce panorama, la petite ville d'East Palo Alto fait encore figure d'exception, de résistante. On tente d'y défendre une autre façon de vivre. Dans ce territoire déshérité qui, visuellement, fait figure de ghetto, on défend sa diversité, sa culture, ses multiples communautés et influences, afro-américaines, caribéennes, samoanes, latino, on se rassemble encore pour des fêtes et on se serre les coudes face à l'adversité. Mais ici aussi, le numérique tente d'étendre son emprise. Un peu partout dans la ville, on entend ainsi réhabiliter, détruire et reconstruire. L'ancien centre a été rasé, remplacé par un Four Seasons Hotel. De petits commerces ont laissé leur place à un bâtiment dernier cri, désormais occupés par Amazon. Un peu plus au Nord, on a initié de larges projets dits de « redéveloppement ». Au menu, des bureaux, des espaces de coworking et des commerces. Nul doute qu'ils ne serviront guère les cols bleus de la ville, si ces derniers parviennent encore quelques temps à résister à sa gentrification galopante. Car les nouveaux habitants, tous des *techies* comme on dit ici, se mobilisent et souhaitent changer la ville. Finies les voitures garées sur les trottoirs, les fêtes improvisées, les concerts jusqu'au bout de la nuit, les feux d'artifice sauvages, il faut policer tout cela. A la mairie, on est assailli de plaintes et de requêtes. Peu à peu, comme ce fut le cas pour le reste de la Silicon Valley, on fait rentrer dans le rang, on expulse, on aseptise. Les petits, les humbles, resteront sur le carreau. Le monde demain est réservé aux gagnants.

TOUT DÉTRUIRE

La numérisation du monde s'accompagne d'une grande mystification. Une déferlante de de *novlangue*, d'éléments de langage et de formules creuses, dont l'ancien-maire de Cran-Gevrier donne un magnifique écho dans son discours d'inauguration de l'Image Factory, « de l'industrie du papier à l'ère du numérique ». Une propagande incessante, placée sous le sceau de l'innovation, du progrès, de l'agilité, de la créativité, voire même de l'écologie. Mais il faut bien prendre cette numérisation pour ce qu'elle est : une entreprise de destruction. Une destruction en bonne et due forme du travail, du lien et de la vie en société. Des papeteries, on ne garde que la façade, comme des idéaux contre-culturels des sixties on n'a gardé que le vocable. Mais derrière les mots et la façade, il n'y a plus qu'isolement, précarité et souffrance. Et accumulation délirante de richesse pour quelques uns. Si c'est l'avenir sans nuages qu'on nous promet, souhaitons l'orage et le déluge.